

Maurice Lemire ou la mise en forme de l'imaginaire social

Francine Bordeleau

Number 108, Winter 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37574ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Bordeleau, F. (2002). Maurice Lemire ou la mise en forme de l'imaginaire social. *Lettres québécoises*, (108), 5–7.

Maurice Lemire ou la mise en forme de l'imaginaire social

Sans conteste pionnier en matière de recherche sur la littérature québécoise, Maurice Lemire est de ceux qui regardent un texte littéraire d'abord pour sa valeur sociologique. De fait, ce qui l'intéresse, c'est de définir cela même qui constitue notre imaginaire social.

E N T R E V U E

FRANCINE BORDELEAU

LA LITTÉRATURE « CANADIENNE-FRANÇAISE », on la connaît plutôt mal, hormis quelques exemples canoniques : François-Xavier Garneau, qui a laissé son nom à un cégep ; les célèbrissimes Louis Hémon, Félix-Antoine Savard et Claude-Henri Grignon ; Eudore Évanturel ou Laure Conan... Notre patrimoine littéraire dont Jacques Cartier a posé la première pierre, Maurice Lemire, lui, le connaît par cœur. Ces auteurs d'avant les années quarante ou cinquante, le chercheur les a sortis du terroir où ils avaient été relégués pour « en faire la lecture la plus objective possible, celle de l'historien », et nous les présenter sous un jour inédit. Et c'est ainsi que, grâce à ses travaux en histoire littéraire, il apparaît d'ailleurs comme une manière de précurseur dans les mondes de la recherche universitaire, des sciences humaines et de la culture.

Son chemin de Damas, Maurice Lemire le rencontre tôt : durant la décennie 1950. Comme plusieurs intellectuels de sa génération, il étudie alors en France. Et y découvre bien évidemment que la littérature québécoise est inconnue au bataillon, que dans le paysage hexagonal elle plane en état d'inexistence. Bon, l'époque ignore encore les vocables « littérature québécoise ». Reste que les écrivains « canadiens » ne sont alors guère lus hors des frontières nationales. Et leurs propres compatriotes eux-mêmes les fréquentent bien peu. « De retour au Québec, j'ai constaté que ni les critiques ni même les professeurs de littérature n'avaient une connaissance minimale du corpus québécois », se rappelle Maurice Lemire. Le futur professeur émérite de l'Université Laval s'emploiera énergiquement à rectifier le tir.

En fait, le séjour en France avait été déterminant. « Je me suis rendu compte que, si notre littérature n'existait pas aux yeux du monde, c'était en bonne partie parce qu'on n'avait pas élaboré d'outils de recherche, parce qu'on n'avait pas produit de discours savant sur notre corpus », poursuit M. Lemire. C'est donc à la recherche qu'il choisira de se consacrer.

Maurice Lemire est l'instigateur de deux aventures majeures, absolument incontournables pour le milieu : le *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec (DOLQ)*, qui débouchera en 1985 sur la création du Centre de recherche en littérature québécoise (CRELIQ), et *La vie littéraire au Québec (VLQ)*, dont quatre tomes sont déjà parus aux Presses de l'Université Laval. « J'ai deux périodes : le DOLQ et la VLQ », s'amuse-t-il d'ailleurs à dire. On peut aisément en ajouter quelques autres : par exemple celle, entre 1981 et 1984, où il travaille avec Fernand Dumont à l'Institut québécois de recherche sur la culture et dirige le chantier sur la culture savante.

Cependant le DOLQ et la VLQ, bien qu'ils mobilisent des énergies et des équipes considérables, sont en effet devenus indissociables de sa carte de visite. Mais si Maurice Lemire fait figure de précurseur, c'est aussi, et peut-être surtout, parce qu'il est depuis longtemps porté par une vision : soit, pour résumer, doter l'histoire littéraire du Québec d'une instrumentation. Cette vision, voilà 40 ans, était des plus novatrices. Effectivement, lorsque, en 1962, il termine sa thèse

sur *Jean Rivard*, un roman d'Antoine Gérin-Lajoie comportant deux tomes parus en 1862 et 1864, les chercheurs qui ont déterré la littérature québécoise du XIX^e siècle ne sont pas légion. Et, en 1966, avec sa thèse de doctorat intitulée *Les grands thèmes nationalistes du roman historique canadien-français*,



MAURICE LEMIRE

FORMATION DE
L'IMAGINAIRE
LITTÉRAIRE AU QUÉBEC
1764-1867

ESSAIS LITTÉRAIRES
HEXAGONE

il continue d'explorer des territoires rarement abordés. De fait, dans les années soixante, les universités sont plutôt branchées sur la grande littérature française. Quant au livre dit canadien-français, il mettra du temps avant de recouvrer quelques lettres de noblesse ; il faudra par exemple qu'un Maurice Lemire s'y consacre, que l'angle de ses recherches révèle l'ampleur et surtout la signification d'un corpus négligé, voire méprisé. Cet apport, le gouvernement du Québec l'a en quelque sorte reconnu officiellement en décernant au professeur chercheur, en 1995, le prix Gérard-Morisset, qui souligne la contribution d'un individu à la mise en valeur du patrimoine québécois.

AU COMMENCEMENT, NOMMER LE MONDE D'ICI

Dès les années soixante, donc, Maurice Lemire éprouve « la nécessité de faire connaître le contenu des œuvres ». Le DOLQ, dont l'aventure commence en

1971 (le premier tome sera publié en 1978), jouera ce rôle. Le DOLQ, ce sera aussi le premier grand projet de recherche dont puisse se targuer la littérature québécoise.

« Le DOLQ est un inventaire, pas un instrument de consécration. Il n'y a pas de discrimination, tous les titres sont là », précise M. Lemire. Tous les titres, à commencer par les *Voyages de Jacques Cartier* et autres récits de voyages, telles les *Relations des Jésuites*, qui constituent les fondements de la littérature en Nouvelle-France.

Pour retrouver les œuvres des origines — les origines, en ce qui concerne la littérature québécoise, s'étendant facilement jusqu'en 1900 —, en établir la bibliographie, en décrire l'aspect, en recenser l'accueil critique, les chercheurs effectuent un véritable travail de moine qui comporte ses anecdotes piquantes. « Ici même, plusieurs livres manquaient à l'appel, et nous avons dû en commander de la bibliothèque du Congrès, à Washington », relate par exemple M. Lemire. Preuve qu'on était mal en point : la bibliothèque nationale des États-Unis possédait plus de livres québécois que la nôtre !

Ce « travail colossal », comme dit le chercheur, requiert des fonds. Les organismes subventionnaires, tel le Conseil national de recherches du Canada, ne sont au départ pas trop convaincus de son utilité. De fait, les projets de recherche en littérature, voilà 30 ans, ne semblaient pas avoir la cote. Bon, les organismes changeront leur fusil d'épaule, et la recherche littéraire — le DOLQ inaugurant le bal — finira par être prise au sérieux, et être correctement subventionnée.

Pour Maurice Lemire, il importait d'abord de nommer, par l'entremise d'une recension des œuvres, le lieu qu'on habite.

Le DOLQ permet une vue d'ensemble de la littérature. Il permet aussi, ce faisant, de dire dans quel sens s'orientait le discours social de telle époque. Qui influençait la critique ? Quels personnages déterminaient les codes de la réception des œuvres ? Tout cela nous donne des informations précieuses sur une société, sa mentalité, son idéologie.

Avec notamment ses bibliographies très élaborées, le DOLQ est devenu un outil de premier plan pour les étudiants de deuxième et de troisième cycle. « Depuis la publication du DOLQ, l'allure des thèses a beaucoup changé », souligne ainsi M. Lemire. Cet ouvrage de référence compte maintenant six tomes : des origines à 1900, 1900-1939, 1940-1959, 1960-1969, 1970-1975, 1976-1980, plus un septième actuellement en préparation ; au fur et à mesure que l'on avance dans le temps, la périodicité raccourcit, on le voit, ce qui témoigne de l'augmentation graduelle de la production. Reste que l'apparente pauvreté de la production, jusqu'à 1900, doit être relativisée. « À l'époque, le Québec n'avait pas de maisons d'édition, et beaucoup de textes ont été publiés dans les journaux. Nous avons tranché en nous en tenant à ce qui avait été publié sous forme de livre », dit M. Lemire.

Le Dictionnaire est peut-être devenu indispensable aux étudiants ou aux spécialistes, mais pas seulement à eux. Les chercheurs de Radio-Canada compulsent ses pages pour préparer des émissions de toutes sortes, les



journalistes le consultent à l'envi, les universités étrangères l'utilisent abondamment... De fait, en dressant l'inventaire exhaustif de la littérature québécoise, les chercheurs du DOLQ ont au bout du compte dessiné un vaste panorama de la société en général, panorama fort utile pour quiconque veut en retourner à l'Histoire ancienne ou récente du Québec. Et cette envergure prise par le projet doit incontestablement beaucoup à Maurice Lemire car, pour lui, « on ne peut définir notre société ni établir notre identité si on ne nomme pas notre littérature ».

UNE CONCEPTION HISTORIENNE DE LA LITTÉRATURE

La perspective de Maurice Lemire, que reflètent le DOLQ et, depuis 1987, *La vie littéraire au Québec*, c'est la reconstitution du discours social. Dans cette optique, le DOLQ propose, outre « une recension de chacune des éditions de chacune des œuvres », une recension de toutes les critiques.

Ce qui donne sa véritable signification à la littérature, c'est le discours d'accompagnement : comment on reçoit les œuvres, comment on veut les diffuser... Mais l'évaluation comme telle — la critique — est subjective et n'indique pas forcément la portée, la valeur réelles d'une œuvre, estime M. Lemire.

Perspective historique, donc. Et historique.

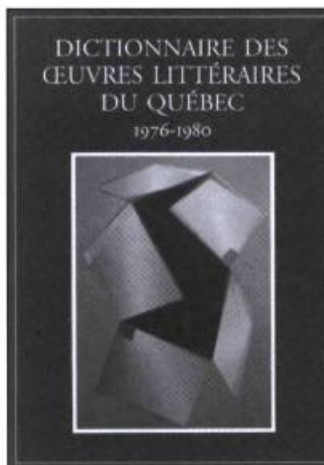
À cet égard, nous occupons une position plus confortable quand le DOLQ ne traitait que des morts, admet l'instigateur du projet. La période contemporaine est plus problématique : ainsi, certains écrivains refusaient que leurs livres soient recensés. Pour La vie littéraire au Québec, on appréhende des problèmes similaires.

Recenser sans interpréter : tel est l'objectif du DOLQ. Cela n'implique pas absence totale de hiérarchisation, qui serait de toute façon impossible. Selon son importance au moment de sa publication — en bonne partie déterminée par le discours critique qu'elle suscite —, l'œuvre aura droit à un article plus ou moins long : c'est donc, déjà, une forme d'évaluation. Mais *La vie littéraire...* s'inscrit dans un cadre quelque peu différent. « Je voulais passer à la phase suivante, soit l'interprétation. Car une fois l'inventaire fait, il fallait lui donner un sens, montrer dans quelle direction cette littérature s'en va. »

Aussi, Maurice Lemire se distancie du DOLQ pour plonger dans la VLQ, dont l'angle d'attaque est la sociocritique.

Nous sommes comme des observateurs de la vie littéraire et notre but est de la reproduire avec le plus d'objectivité possible, sans porter de jugement. Quant aux œuvres, la démarche ne consiste pas à les lire avec les yeux d'aujourd'hui, mais bien à retracer la lecture qu'en faisait l'époque où elles ont été publiées. Quels étaient, à telle époque, les mécanismes de réception des œuvres ; comment les gens, alors, les percevaient ; quel était l'horizon d'attente du lectorat, autant en ce qui concerne le message que l'écriture : voilà grosso modo le champ d'exploration de La vie littéraire...

Pour Maurice Lemire, de fait, toute production littéraire demeure d'abord l'expression d'une société déterminée, elle se rattache toujours à un contexte



social précis. En tant que théoricien, il s'intéresse au contexte social présidant à l'apparition et à la réception des œuvres, non à leur valeur esthétique.

Ainsi, au début de la littérature, il existe un code qui consiste à représenter la société sous son meilleur jour, parce que la population même refuse de se voir réellement. La conquête du réalisme, ici, se fera donc très lentement. La critique des années trente se demande pourquoi la littérature — canadienne — n'a pas de valeur. C'est que cette littérature en est une de service, dédiée à la propagande régionaliste ou nationaliste.

De même, pour l'historien de la littérature, la réception d'une œuvre, les jugements portés sur elle témoignent de l'idéologie d'une société, de celle de son milieu littéraire.

LES SOCIÉTÉS EN RÉSEAUX

La vie littéraire au Québec s'ouvre en 1764, avec l'implantation de la première imprimerie au Québec. Le premier tome, publié en 1991, obtient le prix Raymond-Klibansky. Les chercheurs en sont à remettre à l'éditeur le manuscrit du cinquième tome (parution au printemps 2003 ?), portant sur la période 1815-1918. Pour l'heure, l'équipe est subventionnée jusqu'en 2005 : de quoi se rendre au septième tome, qui devrait couvrir à peu près jusqu'à l'année 1960.

L'analyse du passé révèle qu'au Québec s'instaure, dès 1860, une institution littéraire présageant celle d'aujourd'hui.

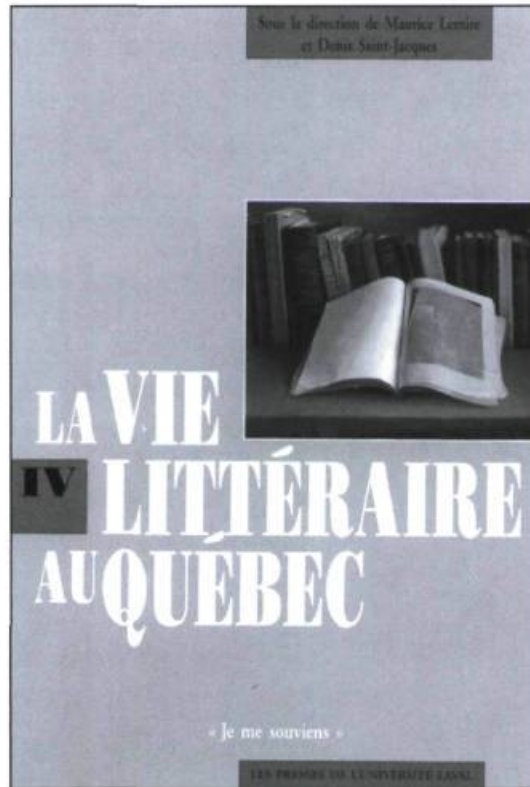
L'une de nos découvertes importantes concerne la constitution de réseaux d'écrivains. Au XIX^e siècle, déjà, ce qui fonde vraiment la vie littéraire, ce sont les communications : donc les associations, les revues... L'écrivain ne se fait pas reconnaître d'abord par le grand public, il se fait reconnaître par ses pairs. Et il n'agit plus seul. La question des réseaux est vraiment ce qui explique la réussite ou l'échec d'un écrivain.

Le constat vaut pour aujourd'hui, sauf que les réseaux sont allés en se complexifiant, entre éditeurs (presque inexistant dans le Québec de 1900 à 1930), universités et collèges, médias de masse, revues spécialisées.

Maurice Lemire ressuscite les acteurs d'antan comme si vous y étiez : l'École patriotique de Québec en 1860, Raymond Casgrain en 1880, avec son aréopage qui s'autocongratule... Au tournant de 1900 apparaît le notoire M^{BF} Camille Roy, premier critique littéraire officiel, animateur de la Société du parler français et grand officiant d'un mouvement régionaliste, aussi appelé « terroir » comme on sait, qui va perdurer au moins jusqu'en 1940. « L'Église, alors, met en quelque sorte la main sur la littérature pour en faire un instrument », dit M. Lemire. En ces débuts de la république québécoise des lettres, l'Instruction publique décide que les œuvres obéissant aux règles de la « bonne littérature » seraient distribuées comme accessits, et le plus gros vendeur de livres, c'est l'écrivain qui réussit à se placer dans les écoles. Le reste de la critique suit les préceptes de M^{BF} Roy et ostracise les écrivains dissidents façon Alfred Desrochers qui refusent d'être tenus en laisse. L'ostracisme, dans le milieu tricoté serré, s'avère une croix lourde à porter, et le poète consentira à la compromission en faisant son petit recueil « terroiriste ». « M^{BF} Roy détermine le canon de la littérature canadienne », rappelle

M. Lemire. Canon prégnant, d'abord cristallisé en 1907 dans *Tableau de la littérature canadienne*, puis en 1918 dans *Manuel de la littérature canadienne*, et enfin en 1930 dans *Histoire de la littérature canadienne*. Mais à compter des années trente, la dissidence, du côté tant des critiques que des écrivains, trouve à se faire entendre. Dès lors les clans se polarisent autour de la littérature canadienne qui, soutiennent déjà les dissidents, n'a rien produit d'intéressant.

« L'histoire de la littérature permet de voir comment les choses se sont mises en place, souligne le chercheur. Et au bout du compte un projet comme celui de *La vie littéraire au Québec* vise à déceler les racines profondes de notre littérature. » Donc de notre imaginaire collectif.



Si, en ce qui concerne plus strictement l'institution littéraire, la discussion sur l'existence et l'objet d'une littérature canadienne commence dans les années trente, la discussion sur l'utilisation de la langue populaire s'amorce dès le début du XX^e siècle. Contrairement à une croyance répandue, le mouvement de joulisation dans la littérature n'a pas surgi avec *Les belles-sœurs*, il alimente un débat vieux de près de soixante-dix ans lorsque Michel Tremblay débarque avec son brûlot. Décidément, elle nous colle aux trousses, cette question linguistique qui aujourd'hui occupe moins la scène littéraire que l'espace public ; en un siècle, le dossier n'a fait que se déplacer.

La démarche historique d'un Maurice Lemire permet donc de situer les phénomènes littéraires, voire sociaux, dans leur juste perspective, le présent étant tributaire du passé. Parfois même, le présent n'est que la redondance du passé. « L'analyse d'une période nécessite cependant un certain recul », dira le chercheur. Aussi garde-t-il une certaine réserve en ce qui a trait aux tendances de la production et de l'institution actuelles puisqu'il veut toujours rester du côté de l'observation la plus objective possible. « C'est

la seule façon de montrer ce qui s'est réellement passé à une époque donnée. » On peut toutefois dégager pour l'heure au moins deux tendances lourdes : « le pluralisme de la critique » et « la très forte influence qu'exercent les médias sur la vie littéraire ».

L'analyse aura peut-être lieu dans quelques décennies. Car celui qui a dédié quarante ans à la définition et à la cartographie de notre imaginaire observe une autre tendance, plutôt encourageante celle-là : un regain pour la recherche et davantage de reconnaissance pour les grands travaux de recherche en littérature.

BIBLIOGRAPHIE DE MAURICE LEMIRE

- Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, en collaboration, 5 vol., Montréal, Fides, 1978-1987.
- Formation de l'imaginaire littéraire québécois (1764-1867)*, Montréal, l'Hexagone, 1993.
- La littérature québécoise en projet au milieu du XIX^e siècle*, Montréal, Fides, 1993.
- La vie littéraire au Québec*, avec Denis Saint-Jacques (dir.), t. I-IV, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1991-1999.
- Les écrits de la Nouvelle-France*, Québec, Nota bene, 2000.
- Le mythe de l'Amérique et l'imaginaire canadien*, Québec, Nota bene, (à paraître).